Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 3 (1928)

Heft: 6

Artikel: Mes impressions de guerre

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-707766

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mes impressions de guerre.

Par le Colonel Lebaud, en retraite.
(Extrait de « Monatschrift für Offiziere ».)

30 avril. Repos à Dommartin. Le général de division quitte ce village pour transporter son P. C. un peu plus à l'est, à la Ferme Saint-Hilarmont qui, jusqu'ici, a échappé aux bombardements. Ce déplacement qui s'explique — car, il faut que les bureaux d'une division puissent travailler tranquillement — produit une mauvaise impression sur la troupe. Il eut dû être accompagné d'un changement de cantonnement de repos pour le régiment. Je vais faire visite au général qui se montre très aimable et me félicite au sujet du travail accompli dans le secteur par le régiment. Jusques à quand mes actions auprès de lui resteront-elles aussi hautes . . . ?

1er mai. Revue du régiment, remise de croix de guerre, salut au drapeau, allocution patriotique. A déjeuner: 4 officiers du 101e, dont mon ancien adjoint, le capitaine L. R. venus me faire visite.

2 mai. Promenade à cheval jusqu'au monument de Valmy: j'admire le beau geste de Kellermann.

3 mai. Dans la nuit, 9 obus tombent sur le village: sifflement sinistre, éclatement brisant, bruit de ferraille sur mon toit, brouhaha des hommes qui filent en vitesse dans les tranchées de bombardement creusées en dehors du village. . . Dans la journée, visite de mon ami, l'abbé de S. du 101e.

4 mai. La nuit, on entend des bombes d'avions qui explosent avec grand fracas non loin du village.

5 mai. Je vais déjeuner à Chaudefontaine avec le 101e qui y est au repos. Quelle joie de me retrouver au milieu de mes chers compagnons d'armes de la première année de guerre! Nombre de soldats viennent me serrer la main . . . et me demandent de revenir à leur tête. Déjeuner digne de la réputation du maître-queue P. Musique toujours à hauteur . . . Ce n'est pas comme celle du 130e qui est au dessous de tout et dont il n'y a rien à espérer car le régiment manque d'éléments — il est originaire d'un pays, la Mayenne, où la musique n'est pas très en honneur. . .

A mon retour: violent orage, un vrai cyclone . . . tourbillons de poussière d'une hauteur invraisemblable . . . quatre saucisses en observation partent à la dérive poussées par le vent vers l'ennemi.

6 mai. Fête artistico-militaire dans une grange aménagée.

7 mai. Relève du 317e dans le secteur selon le rite établi. Le Lieut.-Colonel H. du 317e, confirme l'opinion que j'ai du Colonel C. notre commandant de brigade. C'est un paperassier étroit, méticuleux, tatillon, formaliste, dont la place serait mieux sur un rond de cuir dans une étude de notaire qu'à la tête d'une brigade à la guerre. Il faut lui fournir une quantité de compte-rendus. Les pièces qui lui sont adressées nous reviennent avec des annotations et des surcharges. Tout est à recommencer. Il s'immisce dans des détails de la vie intérieure du régiment qui ne le regardent pas, de sorte que l'action des colonels est paralysée. Personnellement, je ne me frappe pas; je laisse le soin de noircir le papier à mon officier adjoint et à mes secrétaires et signe de confiance . . . il est vrai que c'est moi qui encaisse les observations sur les erreurs commises — mais n'est-ce pas là un des rôles du chef? Je continue à penser que le commandement par la présence effective au milieu de la troupe est préférable à l'exercice de la fonction par le travail de bureau.

Du 7 au 14 mai. Je continue à améliorer le secteur en ce qui concerne les organisations de combat et les abris-cavernes, merveilleusement aidé par mon peloton de pionniers commandé par le brave lieutenant P. Les hommes fournissent un travail de terrassement éreintant.

Un sergent qui montre, une seconde, la tête au-dessus du parapet reçoit une balle entre les deux yeux . . . un obus tombe dans le boyau devant l'ouverture de l'escalier du P. C. qui se trouve momentanément obstruée.

Mais voici du nouveau pour moi . . . fort désagréable. Dès le 11, il m'arrive d'être couvert de boutons qui me démangent horriblement. Le mal empire vite, si bien que, le 14, le médecin m'expédie d'office et d'urgence à l'ambulance pour « urticaire généralisé ». J'ai une grosse fièvre. Il paraît que je suis un « cas »: on aurait rarement vu une aussi belle éruption sur tout le corps! Je suis méconnaissable: œdème à la tête, aux mains, aux pieds . . . et je souffre. C'est le résultat d'une intoxication lente due au régime carné échauffant auquel je ne suis pas encore réadapté.

. . . Bref, je descends à pied jusqu'à la borne 16 où m'attendait le général de division avec son auto qui me conduit à l'ambulance de Sainte-Menchould. Je suis très vexé de quitter ainsi mon commandement après un mois d'exercice. On me console en me disant qu'il ne s'agit, cette fois, que d'une courte absence et que ma place sera conservée. Le plus ancien chef de bataillon, commandant de L., prend le commandement provisoire du régiment.

Du 15 mai au 2 juin. A l'ambulance, où je suis bien soigné. Mais la guérison ne vient pas aussi vite que j'aurais voulu. Beaucoup de visites. J'apprends que le 317 a exécuté, le 15 mai, un coup de main que j'avais préparé pendant que j'étais en secteur: douze prisonniers allemands au bilan. J'ai oublié de dire précédemment que le général commandant la 4e armée accorde une prime de 50 francs à tout soldat qui fait un prisonnier. . . La 124e D. I. avec mon cher 101e a été relevée de son secteur pour être dirigée sur Verdun. Je pense avec angoisse à mes camarades qui vont se trouver en si grand danger dans cet enfer. . .

2—9 juin. On m'accorde une permission exceptionnelle à titre de convalescence. Heureux de me retrouver au foyer familial où j'achève de me rétablir. Mon ami, le lieutenant D. m'écrit que le 101e a subi des pertes terribles à Verdun: les petits cyclistes et agents de liaison qui m'entouraient autrefois et dont le dévouement était si grand ont tous été tués . . .!

10 juin. Je retourne à mon poste. Je débarque dans la nuit à la gare de Somme-Bionne où m'attend la bagnole habituelle. Le régiment est en secteur. Il pleut pour remonter le boyau de Rouvroy. Relevant de maladie, c'est une belle rentrée. . .

Le secteur est encore plus agité qu'avant mon départ. Au cours d'une attaque, le 2 juin, le 317e a perdu 250 hommes tués, blessés et prisonniers. Cette malheureuse affaire serait, paraît-il, une représaille pour le coup de main du 15 mai, représaille largement payée. Depuis que le régiment est remonté en ligne — c'est son deuxième jour — il a eu à repousser deux petites attaques et de violents marmitages. Si je suis heureux de reprendre mon commandement, je ne puis pas dire que c'est avec enthousiasme que je rentre dans mon trou.

12 juin. Je visite le sous-secteur de La Faux, puis je descends déjeuner à l'Oasis avec le colonel C. que j'appelle irréverencieusement le « petit notaire » — qui me dit son plaisir de me revoir.

13 juin. Les succès des Russes arrivent à point pour compenser nos déboires de ces derniers temps: attaques de Verdun qui nous mangent des centaines de milliers d'hommes; offensive heureuse des Autrichiens en Italie; avance bulgare en Grèce du côté de Serès et Cavalla; mort de lord Kitchener...

Il pleut... les boyaux sont inondés... et le canon tonne toujours: chaque jour des hommes hors de combat, surtout par le fait des minen. Il paraît que Dommartin est bombardée toutes les nuits et que le 317e aurait subi des pertes sévères pendant son repos.

14 juin. Pluie, froid, boue... entrevue avec « l'homme des papiers » ou « petit notaire » qui a encore coupé quelques cheveux en quatre. Mais j'ai tort de médire de lui, car il se montre très satisfait du régiment.

15 juin. Jour de relève du secteur. Toujours mêmes imprudence et légèreté chez nos hommes: ce matin, l'un d'eux à été tué en allant chercher un calot ennemi entre les lignes et un autre blessé qui le regardait. Les pertes du régiment pendant ces 8 jours de secteur s'élèvent à 7 tués et 24 blessés.

16 juin. Comme d'habitude, relève à 2 h. du matin par le Lieut.-Colonel H. Vision bien connue des poilus silencieux qui montent et descendent dans les boyaux; bagnole m'attendant à la borne 16; arrivée à Dommartin à 5 h...

16 juin. Au repos... Je vais voir le général de division qui s'écrie en me voyant: «Ah! vous voilà! ce n'est pas trop tôt pour remonter le régiment... il en a bien besoin.» J'avais appris que, pendant que j'étais à l'ambulance, le général avait assisté à un défilé dont il avait été si mécontent qu'il avait, comme conséquence, suspendu les permissions, ce qui dépaissait singulièrement ses droits: « S'agit-il du défilé qui ne vous a pas donné satisfaction, ou avez-vous d'autres reproches à adresser au 130e? » lui réponds-je: « Oui, le défilé... mais d'une façon plus générale, les questions de tenue, de chic, etc. ... » Et alors, il me sort toutes les vieilles rengaines dont j'ai été farci pendant mes 30 ans de services sur la nécessité de la « remise en mains » par le moyen des exercices à rangs serrés, du maniement d'armes, etc..., source de conflit constant entre les grands chefs qui, loin du feu, vivent encore sur leurs souvenirs de l'ancien temps sans avoir compris le soldat moderne et les combattants de tous grades qui, dès les premiers jours de campagne, ont senti que des soldats-citoyens, si conscients de leurs devoirs patriotiques, ne se conduisent pas au feu comme les soldats de métier d'autrefois.

Quelle ironie de parler de « remettre en mains » ces magnifiques soldats dont la bravoure et la ténacité forcent l'admiration! C'est que les grands chefs ne les voient jamais dans l'accomplissement de leur véritable fonction de guerre. Ils n'ont d'occasions de les rencontrer que lorsqu'ils descendent au repos, éreintés, couverts de boue et évidemment peu disposé à la parade. Ah! il est certain que les soldats du 130e manquent de « chic » lorsqu'à leur sortie de la tranchée, ils arrivent à Dommartin. Après la période de tension nerveuse qu'ils viennent de traverser, ils se laissent forcement un peu aller...

A la vérité, si le moral se maintient très haut dans l'énervement de la bataille, il est le plus souvent abattu dans le calme relatif du cantonnement de repos. Autant le soldat est fataliste et résigné au combat, autant ils semble se raccrocher à la vie dès qu'il en est loin. C'est donc surtout de soins moraux que ces braves poilus auraient besoin lorsqu'ils sont momentanément rélevés. Y a-t-il quelque part des grands chefs qui les leur prodiguent...? je le crois, mais personnellement je n'en ai pas connu. Ce que j'ai connu jusqu'ici, ce sont des généraux qui laissaient faire les colonels, ce qui méritait un bon point. Toutefois, on aurait souhaité les voir s'intéresser eux-mêmes à cette question morale, car un colonel même très bien intentionné manque forcément des moyens matériels nécessaires que le haut commandement, seul, est en mesure de lui procurer.

A la 8e division, nous sommes loin de l'indifférence sympathique de ces généraux-là. Dès le lendemain de l'arrivée à Dommartin, il faut commencer les exercices à rangs serrés: « Une, deux — une, deux », les alignements, le maniement d'armes..., tout ce dont le soldat français a toujours eu horreur, par principe. Pour le reste c'est l'abandon total: cantonnement affreusement sale, sans aucun aménagement spécial, et qui plus est, bombardé presque chaque nuit; aucune distraction hormis celles par trop primitives et ressassées dues aux rares chanteurs et comiques du régiment; pas même la ressource de s'offrir quelques friandises, car les cultivateurs du pays transformés en mercanti ne vendent que des denrées de qualité inférieure à des prix exhorbitants...

Pris entre les exigences tracassières des grands et les besoins impérieux des petits, un colonel se trouve entre l'enclume et le marteau, parce qu'exigences et besoins sont presque toujours contradictoires. On comprend comme son rôle est difficile... mais combien captivant tout de même! Se trouver à la tête d'un régiment d'infanterie pendant cette guerre est certainement le plus beau de tous les commandements.

En ce qui me concerne — et je crois que la plupart des chefs de corps comprennent leur devoir comme moi — je m'efforce de concilier ces deux nécessités opposées: obéir par discipline à mes chefs et ne pas trop indisposer mes hommes que je comprends et que j'aime. « En prendre et en laisser » des ordres venant de haut est la formule que je cherche à réaliser. Cependant, il y a un minimum d'exigences du commandement à exécuter sous peine de conflits aigus avec lui — le pot de terre n'aurait pas raison du pot de fer — et ce minimum est encore trop pour les poilus. Malgré tous mes efforts pour abonder dans leur sens, il m'arrive souvent de les entendre dire: « Ah! vivement les tranchées...! » N'est-ce pas horrible de penser que ces braves gens appellent le danger... avec la mort suspendue sur leur tête, pour échapper aux tracasseries du cantonnement?

Moi qui ai toujours pensé — et écrit — que la valeur morale d'une troupe — et surtout d'une troupe composée de citoyens-soldats d'une démocratie — est fonction de l'organisation matérielle et des procédés de commandement — ce que tous les militaires, quelles que soient leurs idées, sont obligés d'admettre — je rêve souvent de grands chefs qui — en ce qui concerne les hommes au cantonnement — auraient pour principal souci de leur procurer un vrai repos dans un village propre, bien aménagé et autant que possible à l'abri des projectiles ennemis... de les y distraire... de venir les y voir, leur causer, les encourager, les féliciter... de veiller à ce que rien ne leur manque de ce à quoi ils ont droit... de s'attacher au bon fonctionnement des services de l'arrière: service de santé, service postal... enfin, de réglementer d'une manière irréprochablement juste le régime des permissions... Et je me dis que nos braves poilus mériteraient vraiment bien ces quelques égards de la part de ceux dont ils « préparent le succès et assurent la gloire ».